

L'inscription ibérique de San Miguel de Liria et le basco-ibérisme en général

HECTOR IGLESIAS*

J'ai en particulier noté l'ironie des retournements idéologiques: aux XVIII^e et XVIII^e siècles, les apologistes du basque le considéraient comme une survivance de l'ibère, tandis que cette opinion était rejetée par les «espagnolistes»; mais il y a une centaine d'années environ, avec la naissance du nationalisme basque proprement dit, il devenait tentant pour les uns de souligner toute absence de parenté avec les autres, et par suite de renoncer à l'hypothèse basco-ibérique, et, inversement, pour ces mêmes autres, de réduire au maximum la spécificité basque, et donc de défendre l'idée qu'ils avaient combattue auparavant.

G. Rebuschi, BSLB, 1997, p. 734.


Si l'on devait résumer plus d'un siècle de polémiques à propos de la théorie basco-ibérique, on le ferait en mentionnant une découverte faite en 1934, surprenante à bien des égards, qui impressionna beaucoup les linguistes en général, mais surtout les chercheurs originaires de la péninsule.

1. UNE DÉCOUVERTE INATTENDUE

Il s'agit de plusieurs fragments de céramique ibérique, seize vases en tout, probablement du I^{er} siècle av. J.C., découverts dans la localité de San Miguel de Liria (à côté de Valence), c'est-à-dire dans l'ancien territoire d'un peuple ibère appelé *Edetani*. Ils représentent des scènes de la vie courante, la plupart joliment réalisées, et contiennent plusieurs inscriptions en alphabet ibère. Dans l'une de ces scènes, la plus célèbre de toutes, la n° 12, on peut voir un combat entre les occupants de deux barques: l'une est occupée par trois guerriers et la deuxième par deux autres. Ils se lancent des flèches. On voit égale-

* Doctorant en Etudes Basques, Université Michel de Montaigne-Bordeaux III. UMR 5478 du CNRS.

ment un autre guerrier qui se trouve sur la terre ferme d'où, à l'aide d'un javalot et d'un arc, il harcèle également les occupants de la deuxième barque. En dessous des embarcations on voit des poissons qui se déplacent dans l'eau. En résumé, il s'agit d'une scène de combat dans laquelle interviennent six hommes.

La publication, en 1935, par Pío Beltrán de l'inscription figurant au milieu de cette scène impressionna profondément, on l'a dit, les linguistes et les réactions ne se firent pas attendre. En effet, en appliquant le système de déchiffrement conçu par le savant Manuel Gómez-Moreno qui avait fait –et fait encore– l'unanimité, l'inscription en alphabet ibérique  devait être lue ainsi : *GUDUA* : *DEITZDEA* ou *DEISDEA*, voire (l'alphabet ibère ne distinguant pas entre les sourdes et les sonores) *GUDUA* : *DEITZTEA* ou *CUTUA* : *TEITZTEA* / *TEISTEA*. P. Beltrán traduisit cette inscription ainsi: “l'appel du combat” (“llamada o grito de guerra”). Il se servit pour cela de la langue basque.

Cependant les premières critiques ne tardèrent pas à surgir car cette traduction présentait quelques points faibles: on considère en effet qu'en basque l'existence du déterminant *-a* correspondant au premier cas de la déclinaison appelé nominatif (traduit d'ordinaire par l'article) est tardive et que cet “article” est issu du démonstratif basque marquant l'éloignement (*(h)ar-*, “celui-là là-bas” (latin *ille*) qu'on retrouverait manifestement dans les termes déclinés *gizon-ar-en*, *emazte-ar-i*, etc. L'explication la plus répandue parmi les linguistes est alors la suivante : la vibrante finale *-r* se serait effacée suite à l'usage répété en position atone de l'“article” basque: *-(h)ar* > *-a*. C'est pourquoi d'emblée les linguistes trouvèrent suspecte la forme ibère *gudua* – qui en basque moderne signifie effectivement “guerre, combat, résistance” et qui pourrait être d'origine germanique, ce que ne croyait pas au demeurant Luis Michelena¹. Certains auteurs pensent en effet que des populations germaniques se seraient peut-être installées dans la péninsule au cours du premier millénaire av. J.C., ce qui est loin également de faire l'unanimité.

Mais l'argument principal était que le basque *deitu*, “appeler” > *deitze-(a)*, “(le) fait d'appeler” (nom verbal) était issu soit d'un mot latin, soit d'un mot paléo-roman. Luis Michelena le faisait remonter à une forme romane **deito*². On aurait pu ajouter qu'en ancien basque (à ne pas confondre avec le proto-basque), on aurait également pu avoir *guduaren deitzea*, tournure attestée jusqu'en biscaien archaïque. En effet, l'usage, surtout en Pays Basque aquitain malgré un certain déclin, est encore de mettre le complément déterminé, au singulier ou au pluriel, du nom verbal, notamment lorsque celui-ci est transitif, au génitif³ : *horren egiteko* au lieu de *hori egiteko*, “pour faire cela”. Les arguments avancés pour penser que ce ne pouvait être en aucun cas du basque étaient alors suffisamment convaincants et ils emportèrent l'adhésion de la majorité des chercheurs qui conclut que ce vase ne prouvait rien.

2. L'INSCRIPTION DE PLASENZUELA EN ESTRÉMADURE

Par la suite, une nouvelle découverte, elle aussi extrêmement surprenante, eut également lieu. Au début du siècle, on découvrit dans la région de Cá-

¹ AGUD & TOVAR, 1992, p. 838.

² MICHELENA, 1961, p. 104.

³ ORPUSTAN, 1999, pp. 23-25.

ceres, dans la localité de Plasenzuela, en Estrémadure, dans l'ancien territoire des *Vettones* –un peuple voisin des Lusitaniens et considéré d'ordinaire comme d'origine préceltique–, une inscription qui fut analysée dans les années soixante-dix, photographiée à l'appui, par M^a Lourdes Albertos. L'inscription est nette et ne pose aucun problème. Voici ce qu'on y lit : *D(is) M(anibus) S(acrum) / L(ucius) IVLIVS LASCI/VI IBARRA AN(norum) / XXXIII...* où le nom, assurément autochtone, *IBARRA* (*sic*) fait office de *cognonem*, c'est-à-dire de surnom. Or, ce nom –qui semble correspondre au patronyme basque très courant *Ibarra*, “le vallon, la vallée”– pourrait sérieusement remettre en cause, indiquait Alfonso Irigoyen⁴, l'hypothèse selon laquelle l'“article” *-a* en basque serait une création tardive.

La non-existence de cet “article” pendant l'Antiquité semble aujourd'hui en effet loin d'être totalement acquise comme on le croyait il y a encore peu et par conséquent on n'est plus en mesure de nier de façon catégorique l'équivalence présumée ib. *gudua*, “le combat” = eusk. *gudua*, “id.”. Or, si certains auteurs n'excluent plus totalement cette possibilité, alors rien ne nous empêche logiquement de supposer que la forme plurielle *-ak* –quelle qu'elle ait été par ailleurs son étymologie première– existait également. En ce qui concerne le fait que le basque a de nos jours, surtout en Pays Basque Nord, et avait autrefois l'habitude, mais non l'obligation absolue comme semblent le montrer les textes basques anciens –ces derniers ayant souvent subi, il est vrai, une forte influence romane–, de mettre le complément déterminé du nom verbal au génitif, cela ne nous oblige pas à supposer que la ou les langues ibères faisaient de même.

De surcroît, l'existence de cet “article” permettrait également de résoudre un autre problème. Les érudits ont souvent été intrigués par le nom d'une antique localité galicienne: *Iria* (moderne Padrón, La Corogne), localité qui à l'époque romaine fut rebaptisée *Iria Flavia*. L'*iri-* initial ne posait pas de problème puisque son identification avec le basque *iri*, “domaine rural, hammeu, ville” et l'ibère *ili*, “probablement id.” ne faisait –et ne fait– guère de doute pour la plupart des auteurs. Uhlenbeck⁵ se demandait même si on n'avait pas affaire là à une forme plus originelle que la forme *ili-* apparaissant en ibère. Mais comment pouvait-on expliquer le *-a* final? Comment en effet le pouvait-on puisqu'il était admis depuis la fin du XIX^e siècle (cf. l'hypothèse de W. J. van Eys en 1873 et 1879) que cet “article” n'existait pas au début de notre ère (théorie qui fut acceptée et complétée par Uhlenbeck en 1910 et qui

⁴ IRIGOYEN, 1986, p. 86.

⁵ UHLENBECK, 1908, p. 402: *Dazu bemerke ich aber, dass die iberischen mit il(i)- anlautenden Ortsnamen meist ein r enthalten, sodass man das l sehr wohl durch Dissimilation aus r entstanden sein lassen könnte. Man hat ja auch ein Iria Flavia und an sich ist nichts unmethodisches darin, dem r von bask. (h)iri, uri ei höheres Alter zuzuschreibenj als dem schon in Altertum weitverbreiteten ili. Warum könnte sich nicht uf beschränktem Gebiete die ursprüngliche Form bis jetzt erhalten haben? Aber es ist gewiss auch möglich, (h)iri, uri mit Sch. aus ili herzuleiten, c'est-à-dire “Sobre este particular me permito yo hacer notar que los nombres de lugares ibéricos que comienzan con il(i)- contienen en su mayor parte una r, de modo que muy bien podría hacerse derivar la l de una r mediante una disimilación. Ahí tenemos el nombre de Iria Flavia y en sí misma considerada esta cuestión, no parece ser antimitético el atribuir a la r del (h)iri, uri mayor antigüedad que a la forma ili ya conocida en una época muy remota; ¿por qué no se podría admitir que la forma primitiva se hubiese conservado en un dominio reducido? Sin duda es también posible que (h)iri, uri se hayan derivado de ili como dice Schuchardt”.*

dès lors est devenue une quasi certitude)⁶. Cela étant, est-on vraiment certain que cet “article” n’existait pas à cette époque? En tout cas, Alfonso Irigoyen ne semblait plus en être totalement sûr. En effet, la découverte de ce *Vetton* appelé *Ibarra*, outre la célèbre *Iria* des Callaïques dont la signification ne peut être manifestement que “le domaine rural, l’agglomération, la ville”, semblerait plutôt plaider en faveur de l’existence de ce suffixe *-a* constituant la désinence du nominatif.

3. LE BASCO-IBÉRISME

Le problème que pose ce vase de Liria demeure encore entier pour les chercheurs car il était –et il est– incontestable que la scène qui y apparaît peinte est une scène de combat et que l’inscription dit *GUDUA* (ou *CUTUA* à propos duquel Luis Michelena écrivait: “No parece haber, por lo tanto, mayor obstáculo para seguir relacionando, como hacen otros, el vasc. *gudu* con el ib. *cutu-*”)⁷. Aujourd’hui, l’énigme perdure. Julio Caro Baroja s’est aussi posé la question de savoir pourquoi il était *apparemment* possible de traduire par le basque cette simple phrase ibérique alors que les autres restaient inintelligibles⁸.

Les plus anciens textes basques connus d’une certaine importance remontent au XVI^e siècle, à la rigueur aux XV^e et XIV^e siècles si l’on prend en compte la lettre de 1415 et la prière trilingue de la cathédrale de Pampelune vers 1380. Le proto-basque (qui nous est inconnu mais dont on pense que l’“aquitain” pourrait constituer un témoignage) et l’ibère ne pourraient-ils pas être issus en effet d’une même langue préhistorique qui aurait divergé par la suite. En fait, il se peut qu’à l’époque romaine l’ibère et l’“aquitain” ou proto-basque aient été fortement apparentés comme le sont aujourd’hui par exemple le castillan, le catalan et l’italien (et ses dialectes). Après un temps d’adaptation relativement court et en faisant quelques efforts, peu coûteux au demeurant, un hispanophone peut se faire comprendre d’un Catalan ou d’un Italien et vice versa. Pourquoi ce qui est une évidence aujourd’hui n’aurait-il pas pu l’être au début de notre ère? L’argument qui revient souvent est le suivant: si l’ibère pouvait s’expliquer par le basque, on le saurait. Cependant, en supposant qu’un chercheur, dans un futur lointain et hypothétique, vienne à trouver un texte rédigé en latin et un autre en moyen français et qu’il ne

⁶ Henri GAVEL (1921, § 95, p. 216) estimait que l’hypothèse de van Eys était intéressante: “Sur l’origine des *r* de liaison, une intéressante hypothèse de van Eys, complétée et mise au point par M^r Uhlenbeck, est à mentionner: la forme primitive du suffixe *-a* qui constitue la désinence du nominatif singulier devait, d’après cette hypothèse, être primitivement un suffixe *-ar*, probablement apparenté à la forme du singulier du démonstratif *hura*, qui fait au génitif *haren*, au datif *hari*, etc. Dès lors la désinence du génitif déterminatif singulier devait être tout naturellement *ar + en*, c’est-à-dire *aren*, et celle du datif singulier devait être non moins naturellement *ar + i*, c’est-à-dire *ari*. Mais lorsqu’au nominatif le suffixe *-ar* se fut réduit à *-a*, l’*r* du génitif et du datif eut toutes les apparences d’une simple lettre euphonique de liaison, et son emploi fut étendu par analogie à d’autres formes, par exemple au génitif déterminatif indéfini des thèmes à terminaison vocalique. En d’autres termes, des types tels que *semearen* et *semeari*, qui, à l’origine, se décomposaient de la façon suivante: *seme + ar + en*, *seme + ar + i*, furent interprétés par la suite comme devant se décomposer ainsi: *seme + a + r + en*, *seme + a + r + i*, et par analogie il en est résulté des types tels que *seme + r + en*, *seme + r + i* pour *seme + en*; *seme + r + i* pour *seme + i*; *seme + r + ik* pour *seme + ik*, etc.”.

⁷ MICHELENA, 1964, p. 131, § 5. 4.

⁸ CARO BAROJA, 1988, p. 195.

sache pas, pour une raison indéterminée, que le moyen français vient effectivement du latin, ce que nous, en revanche, nous savons, il arriverait probablement, après plusieurs tentatives infructueuses, à la conclusion logique que le latin et le moyen français sont deux langues n'ayant aucun rapport entre elles. Nous, en revanche, nous savons que ce n'est pas le cas, car, comme le rappelle Jacques Allières, les peuples parlant latin ou des langues issues du latin "possédaient généralement l'écriture et nous ont laissé des témoignages anciens, échelonnés dans le temps et distribués dans l'espace", ce qui permet aux chercheurs de déterminer "l'évolution [du latin] vers les langues-filles, les langues romanes, selon tout un arsenal de règles précises"⁹. Or, ce n'est le cas de la langue basque.

Peut-on dès lors, à partir des seules (et relativement rares) inscriptions aquitaines et des textes basques anciens, affirmer que le basque n'a aucun rapport de parenté avec l'ibère? Pour pouvoir trancher définitivement il faudrait en réalité savoir à quoi ressemblait exactement au début de notre ère le basque, ce qui n'est pas le cas comme l'indiquait, entre autres, René Lafon¹⁰. Comme le signale cependant Joan Coromines, "on voit de plus en plus clair que la réponse peut être tranchante dans le terrain ethnographique (c'est-à-dire les Basques n'étaient point des Ibères); mais que dans le terrain linguistique la solution ne saurait se trouver qu'au milieu"¹¹.

L'impossibilité d'interpréter¹² à partir du basque médiéval et de celui du XVI^e siècle, et à plus forte raison moderne, les inscriptions ibériques déchiffrées par Gómez-Moreno ne plaide pas en faveur de cette hypothèse. Mais les faits sont ce qu'ils sont et, comme l'indique à nouveau Joan Coromines, les éléments communs entre les deux langues sont "très nombreux en fait de lexique" et "pas du tout négligeables en morphologie et en phonétique"¹³. Luis Michelena signalait également que les similitudes basco-ibères "parecen mayores de lo que cabría atribuir a la casualidad pura y simple"¹⁴. Or, si les éléments communs au niveau du lexique peuvent facilement s'expliquer en linguistique par des relations de voisinage un tant soit peu prolongées, on s'explique moins bien en revanche les affinités morphologiques et phonético-phonologiques¹⁵ entre le basque et l'ibère si on refuse d'admettre qu'à un moment donné de leur histoire ces deux langues étaient unies à un certain degré par un lien de parenté. Les Basques ne pourraient-ils pas être alors des populations pyrénéennes –quelles qu'aient été par ailleurs l'origine ou les ori-

⁹ ALLIÈRES, J., 1999, p. 316.

¹⁰ LAFON, 1999, p. 49.

¹¹ COROMINES, 1965, p. 97.

¹² En ce qui concerne "el argumento de la intraducibilidad" de l'ibère à partir du basque connu, on pourra consulter l'article de Gabriel M. Verd (1980, pp. 101-133) qui pense que cet argument n'est pas à lui seul suffisant pour affirmer que le basque et l'ibère ne sont pas apparentés.

¹³ COROMINES, 1965, p. 97.

¹⁴ MICHELENA, 1961, p. 19.

¹⁵ M^a Teresa ECHENIQUE (1987, pp. 36-37) écrit à propos de ces équivalences basco-ibères: "elementos que no son sólo préstamos léxicos (los más permeables al contacto de lenguas), sino, incluso, elementos morfológicos y rasgos fundamentales del sistema fonológico". A la page 25, elle écrit cependant: "Es evidente y reconocido por todos que se trata de una lengua [le basque] genéticamente aislada". A la page 32, elle conclut: "de ahí que no resulte descabellado defender su origen [de la langue basque] autóctono en territorio más o menos similar al que actualmente ocupa".

gines premières de ces dernières¹⁶ – qui auraient été en partie “ibérisées” d’un point de vue linguistique?

4. DES SIMILITUDES TOPONYMIQUES EXTRÊMEMENT TROUBLANTES

Cette hypothèse concernant l’origine des Basques n’est pas nouvelle. Elle avait déjà été émise par certains auteurs, illustres au demeurant comme Pedro Bosch-Gimpera. En effet, quiconque se penche sur la toponymie de la péninsule ibérique et du Sud de la Gaule attestée au cours de l’Antiquité remarquera un fait difficilement réfutable, c’est-à-dire que trois régions présentent des similitudes toponymiques remarquables, sinon transparentes. Ces régions sont: l’*Aquitania*, la Bétique ou *Baetica* (l’Andalousie actuelle) et la vallée de l’Ebre, ces deux derniers territoires étant peuplés par les Ibères à proprement parler. Comme l’avaient déjà remarqué deux éminents savants et bascologues, René Lafon et Henri Gavel, dans ces régions “les mêmes noms de lieux se répètent souvent à plusieurs exemplaires”¹⁷. Henri Gavel citait deux ou trois exemples.

a) Signalons pour notre part: *Illiberis*, *Iliberris* (le -s final étant dû à la latinisation du nom) ou *Iliberris Florentini* (moderne Albacín, à 8 km à l’ouest de Grenade, Andalousie). – *Ilbirris*, *Eliberri*, *Illiberis* (Elne, Pyrénées-Orientales). – *Iluber(r)i* ou *Iluber(r)i* (moderne Lumbier, en basque *Irunberri*, Navarre, où habitaient les *Ilu(m)ber(r)itani*). – *Ilumberris* (moderne Lombez, Gers). – *Eli(m)berrum*, *Eli(m)berris* (moderne Auch, Gers). – *Cauco Iliberris* (moderne Collioure, Pyrénées-Orientales), etc., ainsi que les nombreux toponymes ibériques *lato sensu* commençant par *ili*¹⁸ tels que, entre autres: *Ill-*

¹⁶ Ce qui, en revanche, semble désormais fort vraisemblable pour la science actuelle est que les Basques (au sens évidemment “ethnique” ou “ethno-linguistique” du terme et non pas au sens politico-administratif employé couramment aujourd’hui des deux côtés de la frontière) sont manifestement le résultat d’une superposition de divers peuples, certains vraisemblablement d’origine orientale, qui se seraient fondus les uns dans les autres au cours des millénaires. En outre, il faut bien différencier le concept de “langue” et celui de “peuple” (la notion selon laquelle un peuple = une langue ou vice versa est un concept idéologique) car au brassage des populations pyrénéennes au cours des siècles vient s’ajouter le mélange de plusieurs langues différenciées. L’hypothèse barandiaranienne dite aussi théorie “basco-paléolithique” selon laquelle l’homme de Cro-Magnon (nom donné aux *Homo sapiens sapiens* installés en Europe à partir de 40.000 av. J.C.) établi dans les Pyrénées non seulement n’aurait pas disparu face aux diverses vagues de populations en provenance de l’Est dès le début des temps néolithiques, mais de surcroît aurait, dès la fin du Paléolithique, connu une évolution locale particulière aboutissant, directement, à un “type pyrénéen basque” semble de nos jours abandonnée par les spécialistes étant donné le nombre de difficultés qu’elle implique. L’anthropologue et ethnographe José Miguel de Barandiarán mettait en avant, outre des arguments d’ordre anthropologique, très discutés cependant par d’autres chercheurs tels que J.M. Basabe, des faits d’ordre culturel tels que la survie de mythes et de croyances populaires basques qui remontaient, selon lui, à l’époque paléolithique (mythes de “Basajaun”, “Mari”, etc.). Cependant, l’extrême faiblesse de la densité de la population au cours du Paléolithique et les indubitables influences culturelles ultérieures constatées, impensables sans apports démographiques importants comme le prouve l’exceptionnel gisement de la *Cueva de Los Hombres Verdes* d’Urbiola (Igúzquiza, Estella, Navarre) datant de l’époque du Bronze (vers 1200 av. J.C.), fouilles au cours desquelles ont été retrouvés des squelettes de type alpine et armenoïde, sont, entre autres, quelques-unes des difficultés que pose cette hypothèse qui doit une partie de sa longévité à l’immense prestige dont jouissait Barandiarán (Jusué Simonena & Miranda García, 1990, pp. 9-31).

¹⁷ GAVEL, 1931, p. 227.

¹⁸ L’équivalence avec le basque *iri*, “domaine rural autour duquel vient se former une agglomération plus importante”, selon Gavel (1931, p. 227), et “domaine rural, hameau, ville”, d’après Orpustan (1999, p. 326), n’est mise en doute par aucun auteur.

pula ou *Ilipula* (deux villes de ce nom en Bétique, non-identifiées, l'une d'entre elles ayant peut-être été située près de Río de Huelva, Andalousie occidentale). – *Iliturgi* ou *Iliturgi Forum Iulium* (moderne Maquiz près de Mengíbar, au nord de Jaén, Andalousie orientale). – *Ilipa* (Alcalá del Río, 16 km au nord de Séville). – *Iria Flavia* (Padrón, La Corogne, Galice ; ici on a la forme *iri-* + *-a*, cf. *supra*). – *Ilicis* ou *Ilici* (Elche, au sud-ouest d'Alicante). – *Iliba* ou *Oliba* (dans l'actuelle Rioja, Ptol. II, 5, cite tour à tour les deux formes), etc.

b) Mais il y a plus curieux, bien que ce que nous venons de citer le soit déjà largement: citons l'ancien nom de Gibraltar, à savoir *Calpe* (et le toponyme *Calp* mentionné par Michel Morvan¹⁹ situé non loin de Benidorm) dont on ne voit pas ce que cela peut signifier sinon "au pied du rocher". Strabon (*Géogr.*, III, 1, 7) écrit d'ailleurs: "Sur le territoire des Ibères dits Bastétans ou, selon certains, Bastules, s'élève le Mont Calpé, dont le pourtour est peu considérable mais qui atteint une grande hauteur et présente des parois à pic, de telle sorte qu'il offre, vu de loin, l'apparence d'une île. Les navigateurs qui passent de notre mer à la Mer Extérieure l'ont sur leur droite, ainsi que la ville de *Calpé, au pied du mont*²⁰ [qui est une] agglomération importante et ancienne, autrefois station maritime des Ibères".

c) Non loin de là, se trouvait en outre la ville et la rivière appelées *Salduba* (situées à côté de Malaga, prob. Vélez-Málaga, le fleuve étant le Vélez, mais il se peut aussi que le site fût situé à proximité de l'actuelle ville de Marbella) qui est aussi l'ancien nom de Saragosse (<*Caesaraugusta*, "ville de César Auguste", une colonie romaine de l'époque d'Auguste, le nom étant devenu *Zaragoza* à travers l'arabe *Saraqusta*) puisque cette ville d'origine ibérique s'appelait auparavant *Salduba* comme l'indique Pline: *Caesaraugusta colonia immunis, amne Hiberno adfusa, ubi oppidum antea uocabatur Salduba* (*Nat. Hist.*, III, 34).

d) Citons également la ville d'*Oscá* (moderne Huesca, Aragón, "capitale" de Sertorius chez les *Suessetani*, un peuple établi entre l'Ebre et les Pyrénées) dont le nom se retrouvait également dans celui d'une antique cité de la Bétique sous une forme identique *Oscá*, Ptol. II, 4, 10: "Ὀσκᾶ (p.-ê. moderne Cortijo de las Vírgenes, près de Castro del Río au sud-est de Cordoue).

e) De même, le nom aquitain *Iluro* (moderne Oloron, Béarn) semble se répéter dans celui d'*Ilurco* ou *Illurco* (moderne Pinos de Puentes, à l'ouest de Grenade) et indubitablement dans celui d'*Iluro* (moderne Mataró, au nord de Barcelone) ainsi que dans celui d'une ville de la Bétique appelée *Iluro*, reconnaissable de nos jours sous sa forme moderne *Alora* (ville située au nord-ouest de Málaga) due à son passage par l'arabe.

f) La signification du nom du village navarrais appelé *Lorca* (vallée de Yerri, Estella) est inconnue, personne n'ayant jamais réussi à l'expliquer. Il faut clairement le comparer, à l'instar de René Lafon, à celui de la ville espagnole appelée *Lorca* (vallée de Guadalentín, province de Murcie) où habitaient les *Ilorcitani*, originaires de la ville ibérique d'*Ilorci* (Pline, III, 9, prob. moderne Lorca, Murcie, mais la ville antique est mal attestée). En outre, il y avait chez

¹⁹ MORVAN, 1996, p. 21.

²⁰ C'est nous qui soulignons.

les *Vascones* une cité du nom de *Grac(c)urris* fondée en 179 av. J.C. par *Tiberius Sempronius Gracchus* à l'emplacement d'une ville indigène appelée auparavant *Ilurcis* (Tite-Live, XLI), c'est-à-dire à l'emplacement de l'actuelle ville d'Alfaro (Rioja). Ptolémée (II, 3) mentionne également chez les *Turduli* une ville appelée *Ilurgis*, mais en réalité elle doit correspondre à celle d'*Iliturgi* (Maquiz, à côté de Mengíbar, Andalousie).

g) L'antique cité ibérique de *Murgi* ou *Murgis* (moderne Dalias, à 30 km à l'ouest d'Almería, Andalousie orientale) que l'on est autorisé à comparer au nom du village alavais appelé *Murgia*, *Murguia*, 1138, 1257 et au quartier guipuscoan appelé *Murguia* (graphie basque *Murgia*, quartier d'Oñate).

h) La comparaison, faite par Humboldt à une époque dite pré-scientifique, entre le nom de la montagne guipuscoane appelée *Ulia* (dont la signification est inconnue) et celui de l'ancienne ville de la Bétique située sur une montagne selon Hirtius (*De Bello alex.*, 61) et connue sous le nom d'*Ulia* ou *Vlia Fidentia* –car elle resta fidèle à César durant la guerre civile, d'où son *cognonem*– (moderne Montemayor, à 34 km au sud de Cordoue), s'impose encore manifestement de nos jours, ce nom devant également être comparé avec l'oronyme de Burgos *Ulia* (montagne de Lorcio, vallée de Mena, province de Burgos).

i) L'antique *Urgao* (moderne Arjona, à l'est de Cordoue) ne pourrait-elle pas faire l'objet d'un rapprochement avec le nom du village biscaïen appelé *Ugao* < **ur-ao*, "boca de agua, manantial"?

j) Au sein du *conuentus* de Tarragone, Ptolémée cite le peuple des *Ilercaones* ou *Ilergaones* dont la capitale était *Dertosa* (moderne Tortosa sur l'Ebre, province de Tarragone, Catalogne). Une des villes de ce peuple ibère était appelée *Biscargis* < **Biscargi* + -s, nom qui se retrouve dans celui d'une montagne de Biscaye connue de nos jours sous le nom de *Bizkargi* (566 m) ou *Vizcargui* (graphie espagnole).

k) En Béarn, on a un village appelé Aste-Béon, autrefois *Asta*, 1487 et, curieusement, une ville de l'ancienne Bétique s'appelait *Asta* (Ptol., 4, 10 et Strabon, III, 2, 1, moderne Mesa de Asta situé à 10 km au nord de Jerez de la Frontera à côté de Cadix, Andalousie occidentale). Pline (*Géogr.*, III, 11) et Mela (*Choro.*, III, 4) écrivent *Hasta* avec aspiration.

l) Encore plus troublant : le nom de Tarbes (Hautes-Pyrénées), autrefois *Turba*, IV^e siècle (devenu *Tarba* au VI^e siècle) se retrouve dans celui d'une ville de la Bétique appartenant aux *Bastetani* et appelée *Turba* (Tite-Live, XX-XIII, 44), ville ibère dont la localisation exacte n'est pas entièrement assurée (peut-être moderne Tobarra à 44 km au sud-est de la ville d'Albacète, province d'Albacète, Castille-La Manche). A notre connaissance, et sauf erreur, ce fait n'a été rapporté par aucun auteur et s'il l'a été, cela nous a échappé. Une autre ville ibérique des *Bastitani* était connue sous le nom de *Turbula* (Ptol., II, 5, vraisemblablement moderne Teruel, à l'extrémité sud de l'Aragon) avec suffixe *-ula* (cf. l'alternance *Turba* / *Turb-ula* comme dans les doubles *Ilipa* / *Ilip-ula* – *Deobriga* / *Deobrig-ula* – *Saetabis* / *Saetabic-ula*, etc.). Dans les Asturies occidentales un endroit situé en bord de mer a pour nom *Punta de Turbela* (IGN, Tapia de Casariego, 1: 25.000, feuille 10-IV/18-6). En outre, un village galicien s'appelle *Turbelas* (Lugo) et au moyen âge une rivière galicienne avait pour nom *Turbella*, vraisemblablement située dans la

province de Lugo: *item uilla Ceraesetello in ripa Turbella*, 13-XI-959 et *in ripa Turbella*, 971? (cartulaire de Sobrado). Mais le fait le plus surprenant est le suivant: non loin du *Turbela* asturien cité ci-dessus, on trouve à environ 2 km au sud de la ville galicienne de Ribadeo²¹ un endroit appelé *Punta da Torba*. Cet actuel nom galicien est manifestement issu d'un plus ancien < **Turba*. En résumé, dans l'état actuel de nos connaissances, on a un *Turba* aquitain (moderne Tarbes), un *Turba* ibère (moderne Tobarra?) et un *Torba* galicien (assurément issu d'un plus ancien **Turba* > *Torba*).

m) Le nom de Bigorre, issu du nom d'un peuple aquitain de l'Antiquité appelé *Bigerri* (Pline, *Nat. Hist.*, IV, 33, *Bigerriones* chez Jules César, *De Bello Gallico*, III, XXVII) se retrouve dans celui d'une ville de la Bétique appartenant aux *Oretani* et appelée *Bigerra* (Ptol., II, 5, cf. le toponyme corse *Bigorno* < prob. **Bigurnum* d'après Dauzat et l'oronyme portugais *Serra de Bigorne*, 1.210 m à 60 km au sud-est de Porto) située à l'époque dans une zone montagneuse de l'actuelle Sierra d'Alcaraz qui culmine à 1.790 m (moderne province d'Albacète, Castille-La Manche).

n) Le nom de l'Adour était dans l'Antiquité *Aturis* (Ptol., II, 6). Le nom se trouve manifestement dans celui du fleuve espagnol appelé de nos jours *río Túrria*, autrefois *Turis* (Ptol., II, 5). Ce fleuve a son embouchure dans la ville de Valence. Une rivière d'Orense et une autre de Lugo ont chacune d'entre elles également pour nom *Turia* (sans accent). Pomponius Mela (*Choro.*, III, 1) cite également une rivière située dans le territoire des *Varduli* et appelée *Aturia*. Toujours selon cet auteur, elle arrosait un endroit connu sous le nom de *Decium*. Ni l'un ni l'autre n'ont pu toutefois être identifiés. Cependant, l'*Aturia* de Mela ne peut être que l'Adour des *Tarbelli*, à moins que ce ne soit l'*Oria* guipuscoan.

o) Il y avait selon Pline (*Nat. Hist.*, III, 25) parmi les *Vascones* un peuple appelé les *Ispalenses* occupant une cité (non-identifiée) homonyme de celle d'une autre de la Bétique: *Hispalis* (c-à-d. < **Hispali* + *-s* latin) ou *Hispal* selon Mela (*Choro.*, II, 88) et *Hispalensis conuentus* (Pline, III, 9). Il s'agit de l'actuelle ville de Séville. Les Arabes l'appelèrent *Sbilla*, d'où *Sevilla*.

On nous permettra d'ouvrir ici une petite parenthèse. Peut-on espérer trouver ailleurs de telles similitudes toponymiques? L'*Iluro* aquitain = les *Iluro* ibères / la *Turba* aquitanique = la *Turba* ibère / les *Bigerri* aquitain = la *Bigerra* ibère / l'*Iliberri* aquitain = l'*Iliberri* ibère / le *Bizkargi* bisciaïen = le *Biscargis* ibère / l'*Aturis* aquitain = le *Turis* ibère, etc.

Peut-on croire que toutes ces similitudes²², et il en existe plusieurs autres, la plupart du temps également convaincantes, ne sont dues qu'à de simples coïncidences?

²¹ Ville frontalière située au bord du fleuve Eo séparant les Asturies de la Galice.

²² René Lafon (1965b, p. 83) signale également, entre autres, une autre découverte: "Sur une pierre trouvée –écrit-il– en Catalogne, à Florejachs, au nord de Cervera (Lérida), on lit le nom *M. Iunius Iaurbeles*, or *beles*, qui rappelle basq. *belz*, *beltz*, 'noir', figure comme deuxième élément dans des noms de personnes attestés dans la boucle de la Garonne, et *iaur* est identique par sa forme à basq. *jaur*, variante de *jaun*, 'seigneur' employée comme premier élément de composé (cf. MICHELENA, *Fonética*, p. 309)".

Strabon (*Géogr.*, IV, 1, 1) indique qu'à son époque on considérait "les Aquitains comme formant un peuple absolument à l'écart [des Gaulois], en raison non seulement de sa langue, mais aussi de son apparence physique, et ressemblant plutôt aux Ibères qu'aux Gaulois. Les autres, au contraire [c'est-à-dire les Belges] sont gaulois d'aspect" — à un autre moment, il ajoute (*Géogr.*, IV, 1, 2): "Les Aquitains diffèrent de la race gauloise tant par leur constitution physique que par leur langue, et ils ressemblent plutôt aux Ibères".

Ces deux passages ont fait l'objet de longs débats non seulement au XIX^e siècle, mais également au cours du XX^e siècle. C'est surtout en Pays Basque que le passage de Strabon provoqua le plus de réactions. Suite principalement aux travaux de Luchaire, on avait fini par admettre que les Aquitains étaient des proto-Basques. Or, si les Basques étaient les descendants des Aquitains et si ces derniers étaient des Ibères, alors cela signifiait que les Basques étaient eux aussi des Ibères. Le débat était alors simple: Strabon faisait-il référence aux Ibères *stricto sensu* ou bien parlait-il des Ibères *lato sensu*, c'est-à-dire des habitants de la péninsule ibérique en général? Le débat fut passionné mais peu à peu, on finit imperceptiblement par se décanter en faveur de la seconde hypothèse. Strabon s'était sinon trompé, du moins fourvoyé. Il ne voulait pas en réalité parler des Ibères *stricto sensu* mais des *Vascones* habitant la péninsule ibérique qui, effectivement, étaient des Ibères *lato sensu*. Strabon s'était-il cependant vraiment trompé?

5. LES INSCRIPTIONS EN CARACTÈRES IBÈRES D'AUBAGNAN DANS LES LANDES

Deux inscriptions en caractères ibères ont été découvertes dans les Landes, à Aubagnan notamment, à une quinzaine de kilomètres au sud-est de Saint-Sever. L'une en 1914 par P. Dubalen, conservateur du Musée de Mont-de-Marsan et l'autre le 6 décembre 1956 par René Lafon et Maurice Prat, ce dernier étant à l'époque le conservateur du Musée Dubalen de Mont-de-Marsan. Les lecteurs intéressés par le sujet pourront consulter un article de plusieurs pages écrit par René Lafon²³, article où toutes les questions que soulèvent ces découvertes sont abordées avec érudition.

En 1914, P. Dubalen²⁴ faisait part de sa découverte: "une inscription en repoussé sur banderole d'argent [en bas de page, il note: "un morceau de la feuille d'argent porte au revers des traces de soudure d'or"] enchâssée en partie dans une cotte de maille faite de petits anneaux en fer et en bronze. Ces objets, accompagnés d'armes en fer brisées et brûlées, étaient à côté d'un monument funéraire composé de trois vases, à savoir: un grand pot contenant des os calcinés sans trace de cendres [les Ibères à proprement parler avaient également l'habitude de pratiquer l'incinération de leurs morts comme le rappelle Henri Gavel]²⁵, dans lequel se trouve une petite urne emplie de cendres fines; ces deux vases recouverts par un troisième en forme de coupe, ce

²³ LAFON, 1956b, pp. 5-10.

²⁴ DUBALEN, 1914, pp. 217-218.

²⁵ GAVEL, 1931, p. 229.

dernier en position renversée sur les premiers. Le nombre de ces monuments funéraires à trois vases, trouvés dans cinq tertres funéraires, est de 120 environ jusqu'à cette heure. Les tertres sépulcraux sont entourés par des tertres d'habitation dont le nombre varie de 10 à 25 par groupe. Jusqu'à cette heure nous en connaissons un millier dans le bassin de l'Adour. Dans un très récent voyage à Agen, mon aimable collègue M. Moméja m'a montré des vases absolument semblables trouvés près d'Agen. On peut conclure que le même peuple a habité toute la région entre la Garonne et les Pyrénées. Un grand nombre de vases sont ornements par des mamelons souvent inscrits dans des circonférences. Quelques autres portent des ornements en chevrons; leur forme est très variable de même que leur volume. Les deux tiers environ de ces monuments reposent sur des armes, l'autre tiers est accompagné de bijoux en bronze, fibules, bracelets, agrafes, rondelles d'épingles, etc. La banderole d'argent qui porte l'inscription est ornée sur un bout par une tête de cerf avec ses bois, en repoussé". En 1927, écrit René Lafon, P. Dubalen mentionne de nouveau "la cotte de maille renfermant sur feuille d'argent l'inscription (...) [ces] bijoux exceptionnellement précieux indiquent bien la richesse d'un chef puissant'. Le dessin qu'il donne [Dubalen] de l'inscription –il ne dit rien du petit fragment– comprend sur la droite, un caractère (incomplet) de plus que le dessin publié dans la *REA* [en 1914] (...) Les quatre premiers caractères sont *a.n.ba.i*; le cinquième semble être *l* et non *ca*. Quant au dernier, un cercle de tracé irrégulier, il peut représenter *r* (cf. inscr. n° 45 de Gómez-Moreno) ou *cu* ou *gu* (variante sans point central). On peut donc lire ce mot *anPailCu*, ou *anPaicar*, ou *anPaiCaCu*"²⁶.

L'éminent bascologue signalait que l'inscription découverte et décrite par P. Dubalen "provient du tertre sépulcral d'Aubagnan (tumulus III du hallstien prolongé). Elle est ignorée de beaucoup de spécialistes des langues écrites en caractères ibères. Le mot –ou partie de mot?– qui la compose ne figure pas dans le précieux lexique publié par M. Antonio Tovar en 1951, *Léxico de las inscripciones ibéricas (celtibérico e ibérico)*"²⁷. René Lafon avait par la suite analysé cette inscription ainsi que celle qu'il avait découverte en compagnie de Maurice Prat. Il concluait à propos de la première, c'est-à-dire *An-Bail*, la lecture du dernier signe n'étant pas assurée: "S'il faut lire *anPailCu* et si ce mot figure vraiment sur un équipement de guerre, on pourrait penser au mot basque *abail*, *abaila*, "fronde", dont il existe une variante *angaila* en guipuzcoan de Tolosa. Mais dans *abail* il n'y a pas d'*n*, et rien ne permet d'affirmer que *angaila* provient d'une forme plus ancienne **anbaila*. De plus, l'élément *-Cu* reste inexplicé. Si le 5^e caractère doit être lu *Ca* et le 6^e *r*, la fin, *anPaiCar*, est identique au mot *PaiCar*, qui figure deux fois dans une inscription ibère de quatre mots trouvée à Tivissa, à une cinquantaine de kilomètres à l'ouest de Tarragone. On ignore ce qu'il signifie"²⁸. La seconde inscription découverte en 1956 se lit, d'après René Lafon, *PeTiTeen*. L'auteur concluait: "Il est donc probable que les deux inscriptions trouvées à Aubagnan sont en langue ibère". En outre, il ajoutait: "Si elles sont, comme je le pense, en langue ibère, elles confirment sans doute que des objets ibères ont

²⁶ LAFON, 1956b, p. 7.

²⁷ LAFON, 1956b, p. 6.

²⁸ LAFON, 1956b, pp. 9-10.

pénétré en Aquitaine”²⁹. Autrement dit, ces découvertes semblent laisser supposer que les Aquitains entretenaient, à un degré qui nous échappe, des contacts avec les Ibères du Levant espagnol ou bien, plus simplement, dans l’hypothèse où il se fût agi d’objets aquitaniques d’origine autochtone, ce qui est plausible puisque l’inverse ne peut pas être formellement démontré, sinon uniquement envisagé, que les Aquitains étaient étroitement apparentés aux Ibères. Ce n’est pas, toutefois, l’avis de Joaquín Gorrochategui: “Los textos en escritura ibérica [en Aquitaine] constituyen un testimonio aislado dentro del conjunto de documentos epigráficos atestiguados y podemos afirmar que se trata de textos escritos en objetos importados y por ello ajenos totalmente al ámbito cultural y lingüístico aquitano”³⁰.

6. LES ORIGINES

P. Bosch-Gimpera a envisagé l’hypothèse selon laquelle, au cours du Néolithique, il y aurait eu tout le long de la cordillère cantabro-pyrénéenne un peuple dit “pyrénéen” ou “cantabro-pyrénéen” qui aurait été refoulé ou submergé par l’arrivée de populations nouvelles. A cette strate autochtone (elle-même peut-être composée de plusieurs autres strates) seraient alors venus se superposer les Ibères, vraisemblablement originaires de l’Afrique du Nord et entrés en Espagne par la région d’Almería. Au contact des Ibères, dont la civilisation était beaucoup plus avancée que la leur, les populations “cantabro-pyrénéennes” euskaroïdes, c’est-à-dire les proto-Basques, auraient alors subi dans leur langue une influence ibérique extrêmement forte qui n’aurait pas toutefois réussi à faire disparaître le socle primitif sur lequel reposerait la langue euskarienne. Cela expliquerait les nombreuses similitudes lexicales, morphologiques et phonético-phonologiques entre le basque et ce que l’on sait de la langue ibère et d’autre part, également, les rapports signalés entre le basque et les langues de l’Afrique du Nord, en particulier avec les divers parlers berbères (les Berbères sont les descendants des anciens Numides qui peuplaient l’Afrique du Nord au cours de l’Antiquité). Les concordances lexicales et les parallélismes morphologiques existant entre le basque et ces parlers appartenant à la famille chamitique, “dont le nombre appréciable exclut le hasard” selon Antonio Tovar³¹, confirmeraient, indique par ailleurs Jacques Allières, “l’idée que les Ibères, chaînon géographiquement intermédiaire entre les proto-Berbères et les proto-Basques, seraient non les ancêtres, mais des ‘cousins’ de ces derniers”³².

Autrement dit, d’un point de vue linguistique le proto-basque, le proto-ibère et le proto-berbère seraient tous les trois issus d’un même tronc préhistorique. En ce qui concerne l’hypothèse basco-caucasienne, qui semble en déclin, la principale difficulté qu’elle entraîne, outre les divers aspects linguistiques, est qu’on ne sait pas l’expliquer d’un point de vue historique. René Lafon résumait le noeud du problème: “S’il existe, comme nous le pensons personnellement, un lien de parenté entre la langue basque et les lan-

²⁹ LAFON, 1956b, p. 10.

³⁰ GORROCHATEGUI, 1984, p. 50, § 3.2.1.

³¹ ALLIÈRES, 1979, p. 31, n. 5.

³² ALLIÈRES, 1979, p. 31.

gues caucasiennes, comment peut-on l'expliquer historiquement?"³³. Or, étant donné que personne ne le peut, René Lafon était obligé de se rendre à l'évidence: "Il est peu vraisemblable qu'elles appartiennent à une grande famille de langue qui se serait étendue des Pyrénées au Caucase et qui aurait été submergée en grande partie par la coulée indo-européenne. Car dans cette hypothèse, il en aurait sans doute subsisté des traces dans le vaste intervalle situé entre les deux piliers extrêmes. Or, jusqu'à maintenant, on n'en a point relevé de concluantes. L'hypothèse qui reste est celle d'une migration venue du Caucase, d'Asie Mineure ou de quelque région voisine. Comme une forme ancienne du basque a été en usage dans la région de Perpignan et de Narbonne et que des noms de lieux d'aspect basque sont attestés dès l'antiquité dans le sud-est et le sud de l'Espagne, il n'est pas interdit de penser que les immigrants, fondateurs des deux *Iliberri*, c'est-à-dire des deux 'Ville-neuve' à nom basque, sont arrivés par la mer. Mais ici la linguistique n'est plus d'aucun secours"³⁴.

La contradiction de tout ceci, incohérence dont René Lafon semblait être pleinement conscient bien qu'il ne l'ait pas clairement exprimée, est qu'on doit expliquer alors d'une part les indubitables similitudes toponymiques basco-ibériques, mais également d'autre part les nombreuses concordances lexicales, morphologiques et phonético-phonologiques entre l'ibère et le basque, concordances signalées, entre autres, on l'a vu, par Joan Coromines et qui ne peuvent être uniquement le fait d'un simple voisinage prolongé. Si l'on accepte pour les Basques l'hypothèse d'un peuple venu du Caucase par la mer, ce qui n'est pas invraisemblable, il faudrait alors également admettre que les Ibères, étaient, tout comme les proto-Basques, également originaires de cette même région du Caucase puisque tous les auteurs, tôt ou tard, se trouvent et se trouveront nécessairement dans l'obligation d'expliquer pourquoi on rencontre les mêmes toponymes dans le Sud de l'Espagne et dans les Pyrénées. Or, il n'existe pas beaucoup de possibilités. Si on refuse d'admettre une même origine, au moins linguistique puisqu'il ne faut pas confondre langue et peuple, pour les Basques et les Ibères, personne n'est plus capable d'expliquer toutes ces équivalences. En résumé, dans tous les cas de figure, c'est-à-dire que l'on opte pour l'hypothèse caucasienne ou chamitique, on doit *in fine* supposer une même origine pour la langue ibère et pour le basque.

Face à cette évidence, c'est-à-dire que les similitudes toponymiques basco-ibériques s'avèrent indubitables et, surtout, incontournables, les auteurs ont procédé de deux façons différentes. Les uns les ont ignorées, ce qui n'a pas contribué à résoudre le problème. D'autres, en revanche, ont abordé la question de front. C'est le cas de F. J. Oroz Arizcuren qui a proposé une hypothèse originale et ingénieuse —en réalité il s'agit à l'origine d'une hypothèse du romaniste et bascologue Henri Guiter³⁵. Selon Arizcuren, on pourrait expliquer ces similitudes toponymiques, qu'aucun auteur ne conteste de nos jours, par la théorie du

³³ LAFON, 1999, p. 54.

³⁴ LAFON, 1999, p. 54.

³⁵ GUI TER, 1976, p. 119. L'auteur y envisage l'hypothèse selon laquelle les Ibères se seraient progressivement mélangés, allant même jusqu'à les absorber, "avec les populations pré-établies [dans le Sud de l'Espagne], certainement bascophones. Il en résulte l'adoption de la toponymie existante".

substrat³⁶. Pour cela, indique-t-il, il faudrait admettre une présence ancienne de la langue basque jusqu'en Andalousie. A l'arrivée des Ibères, les proto-Basques auraient été absorbés ou refoulés vers les Pyrénées et les nouveaux arrivants auraient alors conservé une partie de l'ancienne toponymie basque. Cette hypothèse expliquerait également les autres similitudes constatées et non contestées par les linguistes, c'est-à-dire les équivalences lexicales et surtout phonético-phonologiques entre le basque et ce que l'on sait de l'ibère³⁷. C'est-à-dire qu'Oroz Arizcuren, faisant sienne l'hypothèse de Guiter, suppose également une "ibérisation" linguistique extrêmement profonde à un moment donné des populations pyrénéennes. Autrement dit, indique-t-il: "bien pudiera ser que los antiguos euskaldunes, al adoptar el ibérico, hubiesen adaptado a su peculiar sistema fonológico esa lengua 'vencedora' [l'ibère], sobre todo en cuanto a los sonidos que les eran extraños. De ese modo se explicarían las coincidencias fonológicas entre ambas lenguas a las que es debido ese aire vasco que tienen algunos ibéricos leídos según nuestros conocimientos, y que a más de uno han llamado la atención"³⁸.

Toutefois, si on admet que les Basques ont été profondément "ibérisés" d'un point linguistique, il est également possible que les Ibères, dont la culture, cela est admis de tous, était supérieure, leur aient imposé le nom de leurs propres cités au même titre que les Romains avaient souvent pour habitude de changer le nom des cités conquises (cf. *Ilurcis* → *Grac(c)urris*; *Salduba* → *Caesaraugusta*; ? → *Pomp(a)elo* < *Pompa-elo* où *-elo* signifie "ville" selon Strabon, *Géogr.*, III, 4, 10: "le peuple des Vascons, avec la ville de Pompélo, c'est-à-dire 'Ville de Pompée'". Il n'est par conséquent nullement nécessaire de supposer qu'avant l'arrivée des Ibères les proto-Basques habitaient le Sud de l'Espagne. En outre, Oroz Arizcuren semble laisser entendre que cette "ibérisation" linguistique n'aurait pas entraîné un brassage des populations concernées. Cependant, une profonde "ibérisation" linguistique implique nécessairement, à un degré ou un autre, un mélange des populations.

7. SIGNIFICATION PRÉSUMÉE DE L'INSCRIPTION IBÉRIQUE DE LIRIA: NOUVELLE HYPOTHÈSE

Dans la recherche de la signification de l'inscription ibérique étudiée ici, il faudrait dans un premier temps tenter d'imaginer ce qu'ont voulu exprimer

³⁶ Oroz Arizcuren écrit (1982, p. 117): "la opinión a la que yo me inclino, de que los innegables parecidos entre vasco e ibérico pudieran explicarse por medio de la teoría del sustrato, admitiendo una extensión del euskera en la antigüedad por zonas que se conocerían como territorio ibérico, y que no solamente llegarían hasta el Mediterráneo a lo largo de ambas vertientes de los Pirineos, sino que irían más hacia el sur, hasta la Bética", cf. également "La relación entre el vasco y el ibérico desde el punto de vista de la teoría del sustrato" (*Iker-I*, 1981, pp. 241-255) et "Nuevo topónimo de aspecto vasco en la Bética". (*ASJU*, XVI, 1982, pp. 117-129).

³⁷ Oroz Arizcuren (1981, § 17, p. 252) reconnaît que "las coincidencias vasco-ibéricas en la toponimia, en la antroponimia, en los sistemas fonológicos, en elementos léxicos y morfológicos, son innegables". Un autre de ses arguments est le suivant: "parece que la toponimia de tipo vasco en territorio ibérico ha de remontar a una época anterior a la ibérica, ya que de lo contrario difícilmente se explicarían tantos nombres de población en una lengua adventicia de un pueblo inferior [le basque] en pleno territorio del pueblo superior [l'ibère]" (1981, § 8.3.1, p. 246). Cet argument, on l'a vu, est le seul qui ne nous convainc pas. En outre, il est également curieux de constater que Tovar, contrairement, entre autres, à Michelena, à Coromines, à Oroz Arizcuren, à Echenique, etc., affirme: "La fonología del vasco y del ibérico se diferencian fundamentalmente" (1959, p. 54).

³⁸ OROZ ARIZCUREN, 1980, § 9.1, p. 247.

mer le ou les potiers qui réalisèrent ce vase destiné manifestement à un usage décoratif. Deux faits semblent cependant acquis: il semble en effet établi que l'inscription se rapporte à la scène de combat et d'autre part qu'il ne peut pas s'agir du basque *deitu*, "appeler" < prob. roman **deito*.

Il reste cependant une possibilité qui ne semble pas avoir été envisagée. Il existe un terme basque appartenant au vieux fonds de la langue, c'est-à-dire *eritsi*, *eriste*, "estimer, apprécier, juger" et également "avoir une opinion" (soulletin, *eritxi*, labourdin *eritzî*) qui est également une ancienne forme biscaïenne et guipuscoane apparaissant de nos jours en Pays Basque continental comme suffixe verbal sous la forme *-etsi*, "estimer" (Lhande) et aussi comme verbe sous la forme identique *etsi*, "plaire" (Lhande)³⁹. Au XX^e siècle, le verbe *etsi*, "plaire" (nom verbal *este*, "fait, acte de plaire") ne s'emploie guère seul que dans quelques rares locutions fossilisées: *Ailiotsa Jainkoari liren asko*, "plût à Dieu qu'ils fussent suffisants" et *Jainkoak letsala ou detsala ou baletsa!*, "plaise à Dieu!" (Lhande). Autrefois, c'est-à-dire avant que ne viennent se greffer, entre autres, les adjectifs *on*, "bon" et *gaitz*, "mauvais", on pouvait assurément utiliser le verbe tout seul, ce que fait d'ailleurs encore Axular sous la forme de nom verbal: *sendagaiilla eriztea*, "(le fait de) réputer, estimer, apprécier comme remède" (traduction d'Azkue) ou "(le fait de) le considérer comme un exploit" (traduction de Villasante), voire "[le fait d'estimer] que cela paraît un prodige" (traduction de Lhande).

Les acceptions respectives de la paire lexématique (noms verbaux): 1^o. *eriste*, *erizte*, → var. *-este*, "apprécier, estimer, sembler, juger, avoir une opinion" selon Lhande / 2^o. *este*, "plaire" semblent être manifestement, d'après plusieurs auteurs, apparentées d'un point de vue étymologique, le second dérivant manifestement du premier puisque le biscaïen *onerit̄s̄i*, "approuver, aimer" → le navarro-labourdin *onetsi*, "accepter, approuver, honorer, admettre" et que, on l'a vu, le nom verbal *este*, "plaire", quant à lui, "sert également de suffixe pour la formation de verbes"⁴⁰, d'où *eriste* > *este* > *-este*.

Dès lors, n'aurait-on pas pu dire en proto-basque et en ibère une phrase telle que **gudua eriste / eriztea*, "(le fait d') apprécier, estimer, (le fait que) le combat plaise"? Et une variante ultérieure **gudua e(r)iste / e(r)iztea* > **gudua eiste / eiztea* (suite à l'effacement fréquent et ordinaire de la vibrante faible intervocalique) serait-elle invraisemblable? Ne nous rapprocherions-nous pas là ostensiblement de notre mytérieuse inscription ibérique? Il est vrai que notre hypothèse n'explique pas le *D-* ou *T-* initial de *DEITZTEA / DEISTEA* ou *TEITZTEA / TEISTEA*.

Il existe une autre possibilité: on sait que basque et ibère avaient en commun, rappelle Joan Coromines, plusieurs traits phonétiques. Or, la langue basque connaît l'alternance *k / t*. On pense en effet que le terme *ixterbegi*, *izterbegi*, "envieux, ennemi, adversaire" pourrait être issu, d'après Jean Haritschelhar⁴¹, de *ixker begia*, "l'oeil du côté gauche, qui regarde de travers", l'hy-

³⁹ Le basque actuel *onetsi*, "accepter, approuver, honorer, admettre" signifiant en réalité *on-etsi*, "estimer bon" (Lhande), *gaitzetsi*, "réprouver, mépriser, rejeter", c'est-à-dire *gaitz-etsi*, "estimer mauvais" (Lhande). En biscaïen on a *onerit̄s̄i*, "approuver, aimer", ce mot étant composé, signale Azkue, "de *on* et du verbe conjugable *erit̄s̄i*, *eritz̄i*, 'sembler, estimer'".

⁴⁰ LHANDÉ, 1926, p. 258 et p. 287.

⁴¹ HARITSCHELHAR, 1969-70, p. 77. L'auteur écrit: "N'aurions-nous pas une alternance *t / k* et ce mot ne viendrait-il pas de *ixker begia* ('oeil du côté gauche, qui regarde de travers'), d'où l'idée d'envie, de jalousie, de malveillance et enfin l'idée d'ennemi".

pothèse étant considérée comme très plausible. Citons aussi en basque le prénom *Auxtin* et sa variante *Auxkin*, “Augustin” (où on a manifestement affaire à une dissimilation au niveau du point d’articulation: dentale *t* dentale *n* > vélaire *k* dentale *n*). En outre, Henri Gavel consacre plusieurs pages à ce phénomène phonétique relativement courant en basque⁴².







N’aurions-nous pas alors en réalité dans cette phrase ibère une alternance de ce genre: le potier n’aurait-il pas en réalité voulu écrire, sous la scène qu’il venait de peindre, la phrase **GUDUAK E(R)ITZTEA / E(R)ISTEA*, “aimer les combats” (pour l’“article” pl. *-ak*, cf. *supra*) qui, suite à une dissimilation tout à fait plausible de *k* en *t* dans la séquence *g-k* (**G-udua-K* > **G-udua-T*) aurait été prononcée dans le langage courant **GUDUAT E(R)ITZTEA / E(R)ISTEA*. On peut également, plus simplement, envisager en lieu et place d’une telle dissimilation, une assimilation progressive à distance ou dilation: **-D-K-* > **-D-T-*, c’est-à-dire l’hypothèse selon laquelle la séquence ‘dentale - vélaire’ aurait été substituée par la séquence ‘dentale - dentale’.

Or, ce phénomène existe en basque. En haut-navarrais méridional, dialecte archaïsant et aujourd’hui éteint, les formes allocutives masculines, c’est-à-dire dans la conjugaison tutoyante masculine, ont systématiquement substitué la marque *k* caractéristique par un *t*. Autrement dit, la forme *ginduka*, “nous [t’] étions” (la personne interpellée est un homme, ailleurs *gindukan* > *ginduan*, “id.”) est devenue *ginduta*, “id.”. C’est-à-dire qu’on a eu affaire à une séquence *GinDuKa* > *GinDuTa*, vraisemblablement par assimilation progressive du point d’articulation dans la séquence *-D-K-* > *-D-T-*. Par la suite, le système aurait été, par analogie, généralisé aux autres formes: *nuta*, “je [t’] étais” (cf. *nukan* > *nuan*, “id.”), *zuta*, “il [t’] était” (cf. *zukan* > *zuan*, “id.”), etc. Si l’on compare à présent ce fait de phonétique basque à notre hypothèse ibérique, on obtient l’équivalence qui suit: eusk. *GinDuKa* / ib. **GuDuaK-* > eusk. *GinDuTa* / ib. **GuDuaT-*. Si l’on admet que le basque et l’ibère ont indubitablement, d’après plusieurs auteurs, dont Joan Coromines, de nombreux points communs d’un point de vue phonético-phonologique (et morphologique) et que même dans certains cas les faits sont identiques, on pourra parfaitement admettre cette hypothèse puisque le fait envisagé pour l’ibère existe en basque.

Par la suite, il se serait produit une mécoupure: au lieu d’écrire **GUDUAT: EITZTEA / EISTEA*, notre potier aurait écrit **GUDUA : TEITZTEA / TEISTEA*. Autrement dit, il aurait retranscrit phonétiquement ce qu’il entendait ou plutôt prononçait. Cette hypothétique –mais non invraisemblable– articulation **GU-DU-A-TE-E(R)IS-TE-A* en lieu et place d’une autre **GU-DU-AT-E(R)IS-TE-A* expliquerait alors la mécoupure⁴³.

⁴² GAVEL, 1921, p. 398, § 175.

⁴³ On rencontre en effet en basque un phénomène semblable: dans la conversation courante *handiak dira*, “ils sont grands” devient communément *handiat(i)r(a)*, c’est-à-dire *handia ti(r)a* et *nik dakit*, “moi, je le sais” > *nitakit*, à savoir *ni takit*, etc., c’est-à-dire que *k + d* > *t*. Un bascofphone auquel on demanderait de transcrire *nitakit* en essayant de bien différencier les divers éléments de cette phrase et qui aurait tendance à écrire “comme il parle”, c’est-à-dire la plupart des bascofphones encore de nos jours, écrirait alors plutôt < ni / takit > au lieu de < nit / akit >. Cet exemple basque ne correspond pas exactement au phénomène phonétique envisagé dans le cas de l’inscription ibérique. Mais il a uniquement pour objet de démontrer ceci: il est tout à fait possible que l’Ibère à l’origine de l’inscription de Liria ait senti le *-t* d’un supposé **gduat* (< **gduak*, cf. prob. *ixker begia* > *ixterbegi* par dissimilation de *k* en *t* due à une

Il existe en outre une autre possibilité pour expliquer cette supposée mécoupure et qui, elle, n'implique nullement une erreur du potier. On sait en effet que les Ibères disposaient d'un alphabet qui en réalité, comme le démontra Manuel Gómez-Moreno⁴⁴, n'en était pas un. En fait il s'agissait en partie d'un syllabaire, c'est-à-dire qu'on avait affaire à la fois à un système contenant une série de signes graphiques correspondant à des syllabes et à un autre contenant des lettres. C'était une combinaison relativement compliquée entre un alphabet à proprement parler et un syllabaire. Ainsi, notre potier ibère était tenu de composer avec les seules possibilités que lui offrait son système. En effet, s'il disposait du signe graphique  pour la première syllabe *GU* (ou *KU* puisque ce système, on l'a vu, ne différenciait pas les sourdes et les sonores) et du signe  pour la syllabe *DU* (ou *TU*), en revanche il ne disposait pas de signe pour la syllabe *AT*. Il avait uniquement à sa disposition le signe graphique  pour le son *A* et un autre graphème pour la syllabe *TE* (ou *DE*), c'est-à-dire . En conséquence, il se trouvait contraint d'écrire **GU-DU-A-TE* au lieu de **GU-DU-AT-E*. Or, étant donné qu'il était conscient qu'il avait affaire à une phrase composée en réalité de deux éléments et qu'il était manifestement d'usage de placer un signe (deux ou trois points placés en position verticale) entre chaque mot d'une phrase, notre potier aurait été dans l'obligation de placer cette marque entre le signe graphique représentant le son *A* et celui représentant la syllabe *TE*. Autrement dit, son syllabaire l'obligeait à écrire  :  = *GUDUA: TEISTEA* au lieu de **GUDUAT: EISTEA*.

Toute cette hypothèse repose en grande partie sur l'existence au début de notre ère, existence désormais tout à fait envisageable pour les raisons évoquées auparavant, des "articles" singulier et pluriel. On rappellera que Pío Beltrán avait préféré lire *DEITZDEA* avec *D* au lieu de *T* tout simplement parce qu'il était persuadé qu'il s'agissait du basque *deitzea*, "le fait, l'acte d'appeler".

Si cette hypothèse devait être acceptée, cela montrerait que certaines inscriptions ibériques pourraient s'expliquer par le basque. Une traduction "(le fait d') aimer, (le fait) que les combats plaisent" du texte apparaissant dans ce vase, destiné manifestement à la décoration et représentant des guerriers qui combattent, n'aurait non seulement rien d'incongru, mais s'avèrerait même tout à fait réaliste.

ABRÉVIATIONS

<i>ASJU</i>	= <i>Anuario del Seminario de Filología Vasca 'Julio de Urquijo'</i>
<i>BBMP</i>	= <i>Boletín de la Biblioteca 'Menéndez Pelayo' de Santander</i>
<i>BMB</i>	= <i>Bulletin du Musée Basque</i>
<i>BRAH</i>	= <i>Boletín de la Real Academia de la Historia</i>
<i>BRSVAP</i>	= <i>Boletín de la Real Sociedad Vascongada de Amigos del País</i>
<i>BSSLAP</i>	= <i>Bulletin de la Société des Sciences, Lettres et Arts de Pau</i>
<i>BSLP</i>	= <i>Bulletin de la Société des Linguistique de Paris</i>
<i>BPH</i>	= <i>Bulletin Philologique et Historique</i>
<i>EAA</i>	= <i>Estudios de Arqueología Alavesa</i>

séquence *k-g > t-g*) comme faisant partie intégrante du second élément ce qui expliquerait la mécoupure ultérieure.

⁴⁴ GÓMEZ-MORENO, 1943, p. 251.

<i>FLV</i>	=	<i>Fontes Linguae Vasconum</i>
<i>RGPSO</i>	=	<i>Revue Géographique des Pyrénées du Sud-Ouest</i>
<i>REA</i>	=	<i>Revue des Etudes Anciennes</i>
<i>RIEB</i>	=	<i>Revue Internationale des Etudes Basques</i>
<i>RIO</i>	=	<i>Revue Internationale d'Onomastique</i>
<i>RVF</i>	=	<i>Revista Valenciana de Filología</i>

BIBLIOGRAPHIE

- AGUD, M. & TOVAR, A., 1989-1993, "Diccionario etimológico vasco", *ASJU*, T. I-VII, Saint-Sébastien.
- ALBERTOS, M^a Lourdes, 1972, "Los nombres éuscaros de las inscripciones hispano-romanas y un *Ibarra* entre los vettones", *EEA*, v, pp. 213-218.
- ALLIÉRES, J., 1979, *Manuel pratique de basque*, Ed. Picard, Paris.
- ALLIÉRES, J., 1995a, "Basque et gascon", in *La langue basque parmi les autres, Actes du colloque de l'URA 1055 du CNRS*, Izpegi, Saint-Etienne-de-Baïgorry, pp. 17-23.
- ALLIÉRES, J., 1995b, "De l'aquitain au basque", in *La langue basque parmi les autres, Actes du colloque de l'URA 1055 du CNRS*, Izpegi, Saint-Etienne-de-Baïgorry, pp. 59-70.
- ALLIÉRES, J., 1998, "Michel Morvan : *Les origines linguistiques du Basque*", in *Lapurdum III*, pp. 315-317.
- ANDERSSON, L., 1971, "*Iliberri* y la cuestión Vasco-Ibérica", *FLV*, n° 8, pp. 107-118.
- AZKUE, R.-M., 1905-1906, réed. 1984, *Diccionario Vasco-español-francés*, Bilbao.
- BELTRÁN, P., 1953, "Los textos ibéricos de Liria", *RVF*, III, 1-4, pp. 36-186.
- BOSCH-GIMPERA, P., 1922, "Ensayo de una reconstrucción de la etnología prehistórica de la Península Ibérica", *BBMP*, IV, pp. 11-50; 104-137; 227-281.
- BOSCH-GIMPERA, P., 1923, "El problema etnológico vasco y la arqueología", *RIEB*, XIV, pp. 589-660.
- BOSCH-GIMPERA, P., 1932, *Etnología de la Península Ibérica*, Barcelone.
- BOSCH-GIMPERA, P., 1945, *El poblamiento antiguo y la formación de los pueblos de España*, Mexico.
- CARO BAROJA, J., 1988, [1942, 1943], "Observaciones sobre la hipótesis del vasco-iberismo considerada desde el punto de vista histórico", *Boletín Emerita*, T. X, 2º, pp. 236-286, 1942 et T. XI, 1º, pp. 1-59, 1943, apparaissant également in *Sobre la lengua vasca y el vasco-iberismo*, Estudios Vascos, IX, Txertoa, 3º éd., 1988.
- COROMINES, J., 1965, "La toponymie hispanique préromane et la survivance du basque jusqu'au bas moyen âge. Phénomènes de bilinguisme dans les Pyrénées Centrales", *Actes et Mémoires du IV^e Congrès International de Sciences Onomastiques*, München, 1960, pp. 105-146. Nous utilisons la nouvelle version revue et corrigée publiée ultérieurement in *Estudis de Toponímia Catalana*, T. I, Barcelona, 1965, "La survivance du basque jusqu'au bas moyen âge...", pp. 93-151.
- COROMINES, J., 1972, *Tópica Hespérica. Estudios sobre los antiguos dialectos, el substrato y la toponímia romances*, Madrid.

- DUBALEN, P., 1914, "Tombes aquitaniques", *REA*, pp. 217-218.
- ECHENIQUE ELIZONDO, M^a Teresa, 1987, *Historia lingüística vasco-románica*, 2^e éd., Madrid.
- EYS, W. J., van, 1873, *Dictionnaire Basque-Français*, Paris.
- EYS, W. J., van, 1879, *Grammaire comparée des dialectes basques*, Paris.
- GAVEL, H., 1921, "Éléments de phonétique basque", *RIEB*, XII, an 15, pp. 1-542.
- GAVEL, H., 1931, "Le problème basque", *RGPSO*, pp. 222-230.
- GÓMEZ-MORENO, M., 1922, "De epigrafía ibérica: el plomo de Alcoy", *RFE*, pp. 341-353.
- GÓMEZ-MORENO, M., 1925, "Sobre los iberos y su lengua", *Homenaje ofrecido a Menéndez Pidal*, III, pp. 225-240.
- GÓMEZ-MORENO, M., 1943, "La escritura ibérica y su lenguaje", *BRAH*, 251 et suiv.
- GORROCHATEGUI CHURRUCA, J., 1984, *Estudio sobre la onomástica indígena de Aquitania*, Université du Pays Basque (UPV-EHU), Bilbao.
- GUITER, H., 1976, "Onomastique et contacts de langues : Exemples des confins pyrénéo-méditerranéens", *Onoma*, 20/1, pp. 106-127.
- HARITSCHELHAR, J., 1969-1970, "L'oeuvre poétique de Pierre Topet-Etchahun", *Euskera* 14-15.
- HUMBOLDT, W. von, 1866, [1921], *Prüfung der Untersuchungen über die Urbewohner Hispaniens vermittelt der Vaskischen Sprache*, Impr. F. Dümmeler, Berlin, 1821. Version française: *Recherches sur les habitants primitifs de l'Espagne à l'aide de la langue basque*, Traduction de M. A. Marrast, Paris, impr. Tolnon, 1866.
- IRIGOYEN, A., 1986, *En torno a la toponimia vasca y circumpirenaica*, Deusto.
- JUSUÉ SIMONENA, C. & MIRANDA GARCÍA, F., 1990, "Prehistoria y protohistoria", in *Historia de Navarra*, Ed. Kriselu, Saint-Sébastien, pp. 9-31.
- LAFON, R., 1999, [1952], "Les écritures anciennes en usage dans la péninsule ibérique d'après les travaux récents", *Bulletin Hispanique*, LIV, 1952, pp. 165-183 et in *Vasconiana, Iker-11*, 1999, pp. 57-74.
- LAFON, R., 1956a, "Pour l'étude de la langue aquitaine", *Actes du deuxième Congrès International d'Etudes Pyrénéennes*, Toulouse, pp. 53-63.
- LAFON, R., 1956b, "Protohistoire des Landes. Les inscriptions en caractères ibères d'Aubagnan et les inscriptions latines d'Aire-sur-l'Adour", *Landes de Gascogne et Chalosse. Actes du IX^e Congrès d'Etudes Régionales tenu à Saint-Sever les 28 et 29 avril 1956* in *Fédération historique du Sud-Ouest, Bulletin de la Société de Borda*, pp. 5-10.
- LAFON, R., "Sur la langue des Aquitains et celle des Vascons", *BPH*, 1957, pp. 1-8.
- LAFON, R., 1958, "Noms de lieux d'aspect basque en Andalousie", tiré à part des *Actes et Mémoires du 5^e Congrès International de Sciences Onomastiques*, vol. II, Salamanque, pp. 3-32.
- LAFON, R., 1965a, "Inscriptions en caractères ibères de Perpignan", *RIO*, 17^e année, pp. 1-6.
- LAFON, R., 1965b, "Noms de lieux et noms de personnes basques et ibères: état actuel des problèmes", *RIO*, 17^e année, pp. 81-92.
- LAFON, R., 1980, [1944], *Le système du verbe basque au XVI^e siècle*, Ed. Elkar, 1980.

- LAFON, R., 1999, [1973], “La langue basque”, *Vasconiana*, in *Iker-11*, 1999, pp. 3-55 et in *BMB*, 1973, pp. 57-120.
- LHANDE, P., 1926, *Dictionnaire basque-français*, Paris.
- LÓPEZ DE GUEREÑU GALARRAGA, G., 1989, *Toponimia alavesa seguido de mortuorios o despoblados y pueblos alaveses*, in *Onomasticon Vasconiae* 5, Euskaltzaindia.
- LOUANDRE, Ch., 1931, *Commentaires de Jules César. Guerre des Gaules*. Traduction nouvelle avec le texte, des notes et un index, Ed. E. Fasquelle, Paris.
- LUCHAIRE, A., 1876, “Les origines linguistiques de l’Aquitaine”, *BSSLAP*, pp. 349-423.
- MELA, P., 1935, *De chorographia*, édité par K. Frick, Leipzig.
- MENÉNDEZ PIDAL, R., 1968, *Toponimia Prerrománica Hispánica*, Gredos, Madrid.
- MICHELENA, L., 1961, “Comentarios en torno a la lengua ibérica”, *Zephyrus* 12, pp. 5-23.
- MICHELENA, L., 1964, *Sobre el pasado de la lengua vasca*, Colección Auñamendi, Saint-Sébastien.
- MICHELENA, L., 1976, “La langue ibère”, *Actas del II Coloquio sobre lenguas y culturas prerromanas de la Península Ibérica*, Tübingen, 17-19 juin, Salamanca, 1979, pp. 23-39.
- MICHELENA, L., 1977, [1961], *Fonética Histórica Vasca*, 2^e éd., Saint-Sébastien.
- MORVAN, M., 1996, “A propos de *Calpe, Ilumberri* et les autres”, *Lapurdum* 1, pp. 21-24.
- OROZ ARIZCUREN, F. J., 1976a, “El ibérico, lengua en contacto”, *FLV*, n^o 23, pp. 183-194.
- OROZ ARIZCUREN, F. J., 1976b, “A propósito de un libro basado en la teoría de la identidad del vasco y el ibérico”, *FLV*, n^o 24, pp. 339-344.
- OROZ ARIZCUREN, F. J., 1981, “La relación entre el vasco y el ibérico desde el punto de vista de la teoría del sustrato”, *Iker-1*, pp. 241-255.
- OROZ ARIZCUREN, F. J., 1982, “Nuevo topónimo de aspecto vasco en la Bética”, *ASFU*, xvi, pp. 117-129.
- ORPUSTAN, J.-B., 1990, *Toponymie basque*, Presses Universitaires de Bordeaux.
- ORPUSTAN, J.-B., 1997, *Basque et français. Méthode abrégée de traduction. Navarro-labourdin classique*, Ed. Izpegi.
- ORPUSTAN, J.-B., 1999, *La langue basque au Moyen Âge*, Ed. Izpegi.
- PLINE L’ANCIEN, 1850-1851, *Histoire Naturelle de Pline*, avec la traduction en français, par M. Emile Littré, Paris, 2 vol.
- PLINE SECUNDI, C., 1906, *Naturalis Historiae*, vol. 1, Libri I-VI, post Lvdo-
vici Iani obitum, recognovit et scripturae discrepantia adiecta edidit Car-
olvs Mayhoff, MCMVI, Lipsiae in aedibus B. G. Teubneri. Edition de Carl
Mayhoff, qui a repris et renouvelé l’oeuvre de Jan après la mort de celui-
ci, Leipzig, Teubner ; version latine seule et pas d’index.
- PLINE L’ANCIEN, 1998, *Histoire Naturelle*, Livre III, texte établi, traduit et commenté par Hubert Zehnacker, Ed. Les Belles Lettres, Paris.
- PTOLÉMÉE, 1932, *Géographie*, édité par E. L. Stevenson, *Geography of Clau-
dius Ptolemy*, New York (traduction seule).

- SCHUCHARDT, H., 1907, "Iberische Deklination", *Sitzungsberichte der Wiener Akademie*, 157 (II), pp. 1-90.
- SOBRADO, cart., LOSCERTALES DE GARCÍA VALDEAVELLANO, M., 1976, *Tumbos del monasterio de Sobrado de los Monjes*, 2 vol., Dirección General del Patrimonio Artístico y Cultural / Archivo Histórico Nacional, Madrid. Contient 541 documents allant de 787 à 1252.
- STRABON, 1966, *Géographie*, T. II, Liv. III-IV, texte établi et traduit par François Lasserre, Paris.
- TOVAR, A., 1959, *El euskera y sus parientes*, Madrid.
- UNTERMANN, J., 1961, *Sprachräume und Sprachbewegungen in vorrömischen Hispanien*, Wiesbaden.
- UHLÉNBECK, C., C., 1908, "La Declinación ibérica", *RIEB*, II, pp. 399-409.
- UHLÉNBECK, C., C., 1909, "Contribution à une phonétique comparative des dialectes basques", *RIEB*, III, pp. 465-503 ; 1910, pp. 65-118. Traduit en français par G. Lacombe.
- VERD, G. M., 1980, "Sobre la cuestión vascoibérica", *ASJU*, XIV, pp. 101-133.
- VILLASANTE, L., 1976, *Pedro Axular : Gero (Después)*, Argitaipena : Aita Luis Villasante, O. F. M. Euskaltzaindiko Lehendakaria. Jakin, Ed. Francisca-na Aranzazu.

LABURPENA

Egileak hipotesi berri bat proposatzen du San Migel Liriako inskripzio iberiar ospetsu eta misteriotsuari buruz. Era berean "euskal-iberiar" auzia ikertzen du berriro eta oraindik argitu gabe dagoela oroitarazten du. Hain garden, begibistako eta ukaezinak dira toponimia-antzekotasun batzuk ezen azaldu beharra baitago. Dirudienez, euskara eta iberiarraren arteko ahaidetasunari eusten ari zaio berriro.

RESUMEN

El autor propone una nueva hipótesis para intentar explicar la inscripción de San Miguel de Liria. Vuelve a plantear la cuestión 'vasco-ibérica' al recordar que todavía no ha sido totalmente esclarecida y señala que varias similitudes toponímicas 'vasco-ibéricas' requieren por lo menos un intento de explicación.

RÉSUMÉ

L'auteur propose une nouvelle hypothèse en ce qui concerne la célèbre et énigmatique inscription ibère de San Miguel de Liria. Il reprend également la question 'basco-ibère' et rappelle que cette question est loin d'être élucidée. Plusieurs similitudes toponymiques 'basco-ibères' sont tellement transparentes et évidentes qu'elles demandent à être expliquées. La question de la parenté 'basco-ibère' semble à nouveau être posée.

ABSTRACT

The author forwards a new hypothesis concerning the well-known and enigmatic Iberian inscription of San Miguel de Liria. He takes a fresh look at the "Basque-Iberian" issue, reminding us that this question has not been clarified to any significant degree. Several "Basque-Iberian" toponymic similarities are so clear, obvious and undeniable that they demand an explanation. It would appear that the question of the "Basque-Iberian" link is being posed once more.